

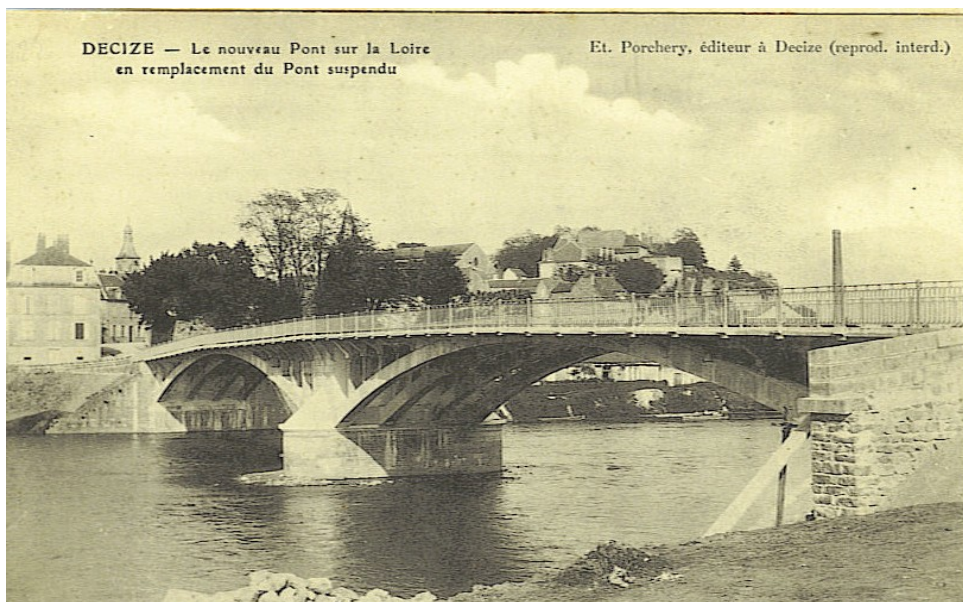
EN 1905 :

LE PONT NEUF DE DECIZE

Enfin ! Le nouveau pont sur la Loire est achevé.

En janvier 1905, il ne reste plus qu'à réaliser la chaussée et les trottoirs et à aménager les culées. C'est chose faite au début du mois de mars. On peut alors effectuer les épreuves de solidité : 600 mètres cubes de sable sont entassés sur la chaussée du pont. Cela représente 340 tonnes : le pont ne fléchit que de 15 millimètres, alors que le cahier des charges prévoyait une tolérance allant jusqu'à 69 millimètres.

Le pont mesure 110 mètres de long. Il comprend deux arches très hardies, surbaissées au 1/12e. C'est la conception de l'architecte Hennebique ^[1]. Les travaux ont été en majeure partie réalisés par l'entreprise Monier-Ducastel, sous la conduite de M. Léger, et sous le contrôle de l'agent-voyer M. Catonné. Et tout le monde à Decize a baptisé le sénateur Petitjean *le père du pont*, tant il s'est démené depuis trois ans... Déjà, les photographes viennent fixer sur la pellicule les lignes harmonieuses du pont et le libraire Porchery propose une carte postale de ce nouveau monument pour le prix de 50 centimes. Mais quel nom les Decizois vont-ils lui donner ? *Le Nivernais* rejette le *pont de Crotte*, qui serait trop péjoratif. *La Tribune Républicaine* ironise : sera-t-il *le pont Victor*, en hommage au sénateur Petitjean, qui a tant fait pour trouver le financement, ou *le pont Etienne*, pour permettre au comte de Dreux-Brézé de regagner son château? Le conseil municipal songe à l'appeler *le pont Hennebique* et à le prolonger par une *rue Hennebique* (actuelle rue Maréchal-Foch) ; mais cette décision est refusée par la préfecture, qui rappelle qu'on choisit habituellement des noms de personnages décédés. D'ailleurs le nom Hennebique sonne mal. Provisoirement, les usagers disent *le Pont Neuf*, et ils en sont fiers, car Decize se compare ainsi à Paris (article du *Nivernais*). Plus tard, ils diront *le pont du Faubourg d'Allier*.



[¹] François Hennebique (1842-1921), ingénieur français qui réalisa le premier immeuble français en béton armé en 1898 (1 rue Danton à Paris).

En juin, le conseil municipal prépare une fête d'inauguration. Evidemment, c'est le sénateur Petitjean qui en est le commissaire. Il est chargé de faire venir des personnalités d'envergure nationale, on lui suggère d'inviter le Président de la République ou quelque ministre. Cette fête, beaucoup plus modeste que prévue, se tient le 24 septembre ; elle attire des établissements forains nombreux et variés. Une course de bicyclettes, des courses aux ânes, des jeux traditionnels occupent les enfants et les jeunes gens pendant la matinée. Le soir, une flottille illuminée franchit les arches du pont, et un grand bal clôture la journée. On ne parlera plus de *fête du rachat du pont suspendu*, mais de fête du faubourg d'Allier et, les années suivantes, les attractions s'installeront un peu plus loin, à l'embranchement de la route d'Avril.

D'UN DEPUTE A L'AUTRE :

Le premier août, le docteur Turigny meurt à Chantenay, commune dont il est maire depuis près de quarante ans. Déjà, depuis deux ans, atteint par la maladie, il a considérablement réduit ses activités. C'était le doyen des députés de cette législature.

Jean-Placide Turigny est né à Chantenay le 17 janvier 1822. Après des études de médecine, il s'intéresse à la politique et participe avec enthousiasme au mouvement populaire qui instaure la Seconde République. Il est alors élu maire de sa commune. Il refuse le coup d'Etat de décembre 1851, ce qui lui vaut cinq ans de déportation et l'exil à Bruxelles. Turigny retracera en 1870 cette période dans un roman en grande partie autobiographique, *André le Paysan*.

Le docteur Turigny est apprécié de ses concitoyens. C'est le médecin des pauvres. Il est élu à l'Assemblée Nationale en 1873. Ce premier succès est entaché d'irrégularités à Fleury-sur-Loire et à Decize, et Turigny est obligé de solliciter à nouveau les suffrages des électeurs quelques mois plus tard : il triomphe largement. Il est régulièrement réélu jusqu'en 1902. Au début de sa carrière parlementaire, le docteur Turigny siège à l'extrême-gauche. En 1889, il est séduit, comme d'autres parlementaires nivernais, par le programme du général Boulanger. Il est membre du comité national boulangiste. Après la fin sans gloire du *brave général*, le boulangiste Turigny reprend sa place dans la gauche radicale ^[2].

Son successeur est Louis-Henri Roblin, le premier député socialiste de la Nièvre.

Louis-Henri Roblin est né à Champvert le 22 juillet 1877 (alors que Turigny était déjà député). Il fait de brillantes études de droit. Sa thèse de doctorat est consacrée à un important mouvement social qui a enflammé la Nièvre et le Cher entre 1880 et 1900 : la grève des bûcherons. Roblin étudie minutieusement cette grève et les conditions de vie de cette corporation en déclin. C'est aussi un manifeste politique en faveur du socialisme.

L.-H. Roblin est quelque temps avocat à la Cour d'Appel de Paris. Il milite dans la Fédération Socialiste de la Nièvre et, en 1904, il se lance dans une fulgurante carrière politique. Le maire de Thianges vient de décéder. Roblin emporte facilement la mairie. Il est à même de comprendre le fonctionnement et les dysfonctionnements d'une mairie : il rédigera en 1909 un ouvrage très utile, qui fera longtemps référence, *L'Administration d'une Commune rurale*.

Le 24 septembre 1905, Roblin se présente dans la seconde circonscription de Nevers, pour le siège vacant depuis la mort du docteur Turigny. Face à lui, il y a le maire de Dornes, M. Brouillet, autre candidat de gauche, et M. d'Agoult, républicain modéré. Roblin est en tête avec 4270 voix, Brouillet le suit avec 3807 voix, et d'Agoult n'obtient que 2190. Entre les deux tours, Brouillet se désiste en faveur de Roblin, "*porte-parole de tous les républicains*". Au second tour, Roblin l'emporte par 6231 voix contre 2900 à d'Agoult.

^[2] *Dictionnaire des Parlementaires Français*, Paris, P.U.F., 1977, tome VIII ; et presse nivernaise de l'époque.

Ce jeune député n'a pas que des amis. Ses adversaires lui reprochent d'abord de représenter le prolétariat alors qu'il est riche. *"Il veut bien qu'on le dise intelligent, érudit, docteur en droit, etc... Mais riche ?... Allons donc ! Ce n'est pas lui, mais sa mère."* (*Le Nivernais*, 17-9-1905). Sa famille possède plusieurs fermes à Thianges, Champvert et Decize.

La campagne électorale de 1905 est d'une rare violence. Les conservateurs, les cléricaux sont absents du débat. L'affrontement se polarise entre républicains libéraux et socialistes collectivistes. *Le Progrès de la Nièvre* qui soutient d'Agoult fait paraître des encarts simplistes : *"Electeurs ! Voter pour M. Roblin, c'est voter pour la dislocation de l'armée nationale. C'est exposer le pays à la guerre civile et à l'invasion étrangère. C'est voter pour le sans-parti Hervé, l'homme au drapeau dans le fumier* ^[3]. *C'est voter pour la confiscation de la propriété individuelle par l'Etat. C'est voter pour la tyrannie de l'Etat, c'est voter pour l'écrasement de l'indépendance des citoyens par le collectivisme omnipotent."* On est en 1905, et la droite ne dispose pas encore de l'épouvantail bolchevique.

L'année suivante, lors du renouvellement normal de l'Assemblée, Roblin est réélu, de même qu'en 1910 et en 1914. Il augmente régulièrement son score. Sa carrière parlementaire est très active. Il est membre de la commission du travail, de celle de la marine et de celle de la répression du vagabondage. Là, il peut exposer des conceptions audacieuses, révolutionnaires. Il propose une loi tendant à modifier la loi sur les tarifs postaux applicables aux journaux et écrits. Comme il fait partie d'un groupe ultra-minoritaire, ses idées ne sont pas prises en compte sur le moment, elles inspireront d'autres réformes à venir.

En janvier 1909, L.-H. Roblin intervient auprès de l'administrateur de la Bibliothèque Nationale pour faire obtenir une carte de lecteur permanent à un émigré russe, très proche des milieux socialistes, un certain Vladimir Illitch Oulianov, le futur Lénine. Roblin ne verra pas l'arrivée au pouvoir de son protégé ni l'application du *socialisme réel* dans la vieille Russie. Il s'est surmené. Depuis longtemps, sa santé était délicate. En 1914, il ressent les atteintes d'une grave maladie. Il subit une opération. Il ne se repose pas pour autant. Epuisé, découragé peut-être, il s'éteint à Thianges le 9 février 1916 ^[4].

Il fait très froid.

La température a atteint -15° dans le Morvan. Plusieurs vagabonds ont été découverts morts de froid. (*La Tribune Républicaine*, jeudi 5 janvier 1905).

Les pilules PINK combattent l'anémie, la chlorose, la neurasthénie, la faiblesse nerveuse, les migraines, les névralgies.

Le Remède de la Sorcière, à base d'Hamamélis Virginiaea et de Capsieum est le seul remède qui réussit toujours chez les personnes atteintes de varices, phlébite, hémorroïdes, ulcères variqueux.

Alcool de menthe de RIQLES

Farine Cactée NESTLE, l'aliment préféré des enfants

^[3] Allusion à Gustave Hervé, anarchiste devenu avec l'âge ultra-nationaliste. Gustave Hervé a milité quelque temps à Sens. En 1905, la presse de droite s'en prend vivement à lui, car il a tenu de propos antimilitaristes et surtout anticolonialistes.

^[4] *Dictionnaire des Parlementaires Français*, op. cit., p. 2873-2874. Paul Destray, nécrologie, manuscrit, A.D.N., fonds Destray cote 17 J 97. Article nécrologique, *La Tribune Républicaine*, 11 février 1916. Abbé Chauve, *Thianges*, Nevers, Imprimerie de la Nièvre, 1924.

La ligne Moulins-Decize.

Des démarches ont été faites auprès du ministre de la guerre, afin de faire aboutir rapidement ce dossier (*Le Progrès du Nivernais*, 1^{er} avril 1905). Un projet de ligne d'intérêt local à voie étroite a été présenté. Cela ne satisfait pas les habitants des communes riveraines, qui préféreraient une ligne normale rattachée à l'un des grands réseaux ; des démarches ont été entreprises auprès de la société P.L.M. M. Baruelle, industriel decizois, est intervenu dans le débat au nom de la Chambre de Commerce de la Nièvre. MM. Monod et Seydoux ont été chargés de l'enquête préliminaire (*Le Nivernais*).

Un match de football (rugby) à Decize.

Sur le terrain de la Jonction, l'équipe militaire decizoise s'est opposée au Club Sportif Moulinois. La rencontre s'est terminée par une large victoire des visiteurs : 15/0. Mais les Decizois sont satisfaits car ils ont fait preuve de loyauté, de désintéressement, et la partie s'est déroulée dans le silence. L'équipe militaire était composée ainsi : arrière Guillaumot, 3/4 Lecoq, Carpentier, Vagne (capitaine), Piniac, demis Servaux et Nicolas, avants Basset, Henry, Dufond, Lappleigné, Paquis, Coeffard, Lemaire et Chaume (*Le Nivernais*, 2 avril 1905).

Création d'une école maternelle à une classe. Les autorités académiques ont enfin accepté la demande de la municipalité (NIV, 28-5).

M. PORCHERY a l'honneur d'informer le public qu'il a augmenté sa collection de cartes postales de plusieurs vues admirablement choisies. 6 cartes pour 0,50 F, 12 pour 1 F.

**Les coiffeurs de Decize ferment les dimanches à 4 heures
et les jours fériés à midi.**

Un Decizois dans la presse parisienne.

Le Petit Journal possède une rubrique intitulée Panthéon des Humbles, où sont présentés des Français modestes mais exemplaires. Le facteur Andoche-Etienne Pillon, né à Lormes le 26 décembre 1832, a eu droit à un long article louangeur, agrémenté d'un portrait dessiné. Cet homme de 73 ans est le doyen des facteurs de la Nièvre. Il exerce ses fonctions à Decize depuis 52 ans. Malgré son âge, il effectue encore ses quatre tournées quotidiennes en ville. En quarante ans, cet employé modèle ne s'est absenté qu'une seule journée.

(*Le Nivernais*, 30 juillet 1905).

Mort d'un Decizois expatrié.

On vient d'apprendre le décès à Haïphong (Indochine) de M. Georges Blondat de Saint-Gervais. Il exerçait la fonction de commis des Postes et Télégraphes. Il était récemment rentré en France pour épouser Melle Marie Rignon. Ce jeune homme a été terrassé par une maladie foudroyante. Il appartenait à une vieille famille decizoise.

(Le Nivernais, 20 août 1905).

<p>"Pour faire un serment véritable, Après tant de serments trahis, Jurons que rien n'est comparable Au CONGO, ce savon exquis."</p>	<p>POUR LE CAREME : Lorsque vous jeûnerez ne soyez pas austère, Pareils aux Pharisiens dont les actes sont faux : Comme les autres jours que vous vivez sur terre, Parfumez-vous quand même au savon MIKADO.</p>
---	---

Un désagréable individu.

Une dame Tissier, des Arbelats, commune de Charrin, a trouvé dans son puits un morceau de chair animale en putréfaction. Elle porte plainte à la gendarmerie de Fours contre un voisin, le dénommé Nicolas Pion. Celui-ci, interrogé par les gendarmes, les injurie et les menace. Procès-verbal a été dressé contre ce personnage grossier.

(La Tribune Républicaine, 29 août 1905).

Accident mortel à la gare de Decize.

Louis Patin, employé de la gare, a été tamponné pendant l'attelage d'un wagon. Il est tombé sur la voie et les roues du wagon lui ont coupé la jambe droite. Il est mort peu de temps après. L'enquête a démontré qu'il avait été victime de son imprudence.

(La Tribune Républicaine, 30 août et Le Progrès de la Nièvre, 2 septembre 1905).

Grève à Champvert.

30 ouvriers travaillant au Port de La Copine se sont mis en grève. Ils réclament une augmentation de salaire. *(La Tribune Républicaine, 20 novembre 1905).*

La Grève des ouvriers mineurs, pileurs et plâtriers.

Incendie criminel chez M. Journot.

Ils se sont constitués en syndicat et réclament de meilleurs tarifs.

(La Tribune Républicaine, 23 décembre 1905).

Les ouvriers plâtriers de M. Pierre Journot sont en grève et certains seraient prêts à passer à l'action violente ! Deux d'entre eux, Jean Cuisinat, 28 ans, et Pierre Bardot, 37 ans, ont d'abord menacé de tuer leur patron, ils ont ensuite pénétré chez lui, ils ont arrosé de pétrole le sol de deux chambres et ont mis le feu. Leurs gestes criminels ont été vus et dénoncés par Berthe Testu, 17 ans, une enfant de l'Assistance Publique employée comme bonne chez M. Journot *(Le Nivernais, 31 décembre).*

D'autre part 18000 fagots ont brûlé dans un dépôt appartenant à M. Journot. Selon d'autres versions, Berthe Testu serait névrosée et son témoignage révélerait des contradictions. L'enquête a été confiée au juge d'instruction M. Tortat. Bardot et Cuisinat prétendent être victimes du zèle exagéré des gendarmes et des magistrats. Le groupe socialiste accuse la presse de droite d'avoir attribué sans preuve l'incendie aux ouvriers grévistes *(La Tribune républicaine, 30 décembre 1905, 7 et 9 janvier 1906).*

La grève continue une grande partie de l'année 1906. Il y a alors quatre entreprises de plâtre à Saint-Léger et Sougy : Journot, Damon, Lecoœur et Narboux.

Des négociations entre ouvriers grévistes et employeurs sont organisées le 10 février sous le contrôle du juge de paix de Decize. Le 18 février, le travail reprend chez Lecoœur et Damon. Les patrons et les employés ont signé un accord. M. Narboux a aussi signé, mais il a mis des restrictions. Quant à M. Journot, il a refusé de participer aux négociations.

(La Tribune Républicaine, Le Nivernais et l'Observateur du Centre).

Les ouvriers pileurs travailleront désormais 10 heures par jour pour un salaire de 3 F auquel s'ajoute une prime d'1,75 F par centaine de sacs. Les mineurs obtiennent la suppression de la retenue d'assurance, ce qui leur assure un gain de 20 F par mois.

Les trois entreprises signataires augmentent leur main-d'oeuvre par absorption d'une partie des ouvriers de l'usine Journot.

Chez Journot, un personnel nouveau a été embauché ; la mine est toujours paralysée par la grève, mais l'entreprise dispose de stocks assez importants *(Le Nivernais, 18 février 1906).*

Quelques jours plus tard, une bande d'ouvriers grévistes vient débaucher les ouvriers de l'usine Lecoeur. Cet arrêt de travail est éphémère. L'activité des usines à plâtre reprend. Il y a alors 30 mineurs chez Lecoeur, 24 chez Journot, 15 chez Narbout (à La Machine, les houillères en comptent 683 (*Le Nivernais*). Quelques mois après cette grève, M. Pierre Journot meurt. Il a été très affecté par le décès de ses deux enfants, par l'incendie de décembre 1905 et par les mouvements de contestation de son personnel. Il avait 68 ans (*Le Nivernais*, 19 août 1906).



Les ouvriers et ouvrières de l'usine à plâtre, coll. M. Fontaine.